

## *Pilgrimage* (1933) de John Ford

Robert Daudelin

Numéro 186, mars 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2018). Compte rendu de [*Pilgrimage* (1933) de John Ford]. *24 images*, (186), 79–79.

## Pilgrimage (1933)

de John Ford

On n'en finira donc jamais de découvrir John Ford ! Ainsi en est-il de ce *Pilgrimage*, mélodrame oedipien qui n'en est pas moins une tragédie : au moment de l'entrée en guerre des États-Unis, une mère enrôle son fils dans l'armée pour empêcher son mariage. Bien qu'ayant déjà tourné une douzaine de films parlants, Ford est encore un parfait héritier du cinéma muet dont il prolonge l'esthétique : éclairage, jeu des comédiens, montage, tout appartient à l'âge d'or du muet. D'aucuns ont d'ailleurs parlé d'une réelle filiation avec Griffith, dans la construction narrative sans doute. Mais on peut également y trouver une curieuse parenté avec le *Sunrise* de Murnau : les deux films, tournés dans les studios de la Fox à quelques années de distance, ont sans doute bénéficié de leurs installations « state of the art ».

Tragédie de l'amour maternel détourné, le film est l'occasion pour Ford de créer un personnage de mère hors du commun qui annonce déjà Ma Joad (*The Grapes of Wrath*, 1940) et maman Morgan (*How Green Was My Valley*, 1941), figures emblématiques de l'univers spirituel du cinéaste.

*Pilgrimage* est aussi l'occasion, s'il en était besoin, de nous rappeler quel grand plasticien John Ford fut tout au long de sa prolifique carrière. S'il a su cadrer comme personne les grands espaces et les paysages spectaculaires,



il savait aussi éclairer les intérieurs, jouer des clairs-obscur, créer des atmosphères avec des éclairages savants. (Si quelques grands opérateurs – Arthur Miller, Greg Toland, Gabriel Figueroa – ont été associés à son travail, d'autres beaucoup moins connus, ont signé des images inoubliables sous la gouverne du maître).

Quiconque est tant soit peu familier avec la filmographie du cinéaste y trouvera ses repères : une fausse

simplicité de l'écriture qui va droit à l'essentiel, un goût évident pour les éléments du quotidien (le déjeuner des poules) et la vie des gens simples, une célébration des valeurs traditionnelles (famille, vie sur la ferme), néanmoins remises en cause, voire dénoncées dans leur étroitesse. Tout ceci pris en main par un art du récit rarement égalé.

Tout Ford est déjà dans ce film injustement méconnu, même renvoyé aux oubliettes par certains de ses défenseurs les plus notoires – Jean Mitry, par exemple. Mélodrame ou tragédie ? Qu'importe ! Ford sait très bien s'accommoder des deux. – **Robert Daudelin**

## Cutter's Way (1981)

de Ivan Passer

S scénariste de Milos Forman pour trois films et auteur de l'un des plus beaux films de la nouvelle vague tchécoslovaque (*Éclairage intime*, 1965), Ivan Passer, comme plusieurs de ses collègues (Forman, Jasny), quitte son pays au lendemain de l'écrasement du Printemps de Prague. Installé aux États-Unis depuis le début des années 1970, il y a réalisé une dizaine de films, tous genres confondus : *Cutter's Way* est peut-être la plus remarquable réalisation de cette filmographie hétéroclite qui mériterait assurément d'être redécouverte – à la Cinémathèque, par exemple...

*Éclairage intime*, œuvre de poésie qui célèbre sur le mode lyrique l'amitié, la nécessité de la musique et la vie qui passe, n'annonçait sûrement pas *Cutter's Way*, film grinçant, aussi mystérieux qu'inclassable, quelque part entre le film noir et la fausse comédie. Histoire de copains sur fond de guerre du Vietnam, le film démarre sur le mode convenu, avec le jeune Jeff Bridges qui fait son numéro. Et pourtant, cette Amérique trop « cool » où tout s'achète à vite fait de virer au cauchemar : les blessures de la guerre, comme les blessures de l'amour, auront finalement raison des copains inséparables. Parce qu'entre eux il y a l'épouse du vétéran blessé, alcoolique autant que son fou de mari, mais éprise de la vie, lucide jusqu'au désespoir. L'interprétation sublime de Lisa Eichhorn apporte au film un supplément de souffle et le hisse au niveau de la tragédie. La mise en scène



précise de Passer n'est évidemment pas étrangère à cette transformation progressive du film : attentif à la moindre oscillation chez ses personnages, enregistrant les glissements progressifs dans leur parole, il nous fait progressivement prisonniers d'un grand jeu, aussi envoûtant que dévastateur, qui s'installe au bord de l'abîme. La mort hante ce film, et plus largement la société déliquescence qu'il nous dépeint avec un dégoût à peine dissimulé.

La carrière commerciale de *Cutter's Way* a été fort brève, nous dit-on. Allez donc comprendre ! – **Robert Daudelin**